

L'Alexis de Méléagre est-il l'Alexis de Virgile ? Lecture d'une séquence de l'*Anthologie Palatine* (XII.123-128)

Hamidou RICHER

(ENS de LYON- UMR 5189)

L'étude que je propose a pour but d'éclairer notre compréhension de l'épigramme AP XII.127 = GP 79 en analysant le plus précisément possible le contexte au sein duquel elle se trouve insérée dans l'unique document qui nous l'a conservée (l'*AP*). Mon choix s'est porté sur cette épigramme car on y voit aujourd'hui l'un des hypotextes de la deuxième églogue de Virgile, à la suite d'une idée jadis émise par Jean Hubaux¹²⁵. Du Quesnay¹²⁶ explique fort bien pourquoi cette hypothèse est encore retenue aujourd'hui : « The famous Alexis epigram has contributed a number of details : not only the name of the beloved but the noonday setting at harvest time ; the conceit that the lover is burned by twin fires and the contrast between the sun's fires which are extinguished at nightfall and the fires of love which continue to burn strongly; and the idea that the lover sees his beloved even when he is absent ». Au cours du XX^e siècle, les rapprochements opérés entre Méléagre et les poètes augustéens ont mis en œuvre au moins deux méthodes différentes. Certains philologues ont cherché à montrer ponctuellement comment une épigramme issue de la *Couronne* de Méléagre pouvait éclairer la compréhension d'un poète latin. D'autres, plus audacieux, ont cherché à mettre en œuvre une intertextualité multiple : Pierre Laurens, par exemple, a démontré que le poème 70 de Catulle s'inspirait à la fois d'une épigramme de Méléagre et d'une épigramme de Callimaque, en sou-

¹²⁵ Hubaux (1927, p. 36-71). Coleman (1977, p. 91) semble y accorder plus d'importance que Clausen (1994, p. 64). Parmi les autres correspondances signalées par Bornmann (1987), on retiendra Horace, *Odes*, 1.3.8 (*animae dimidium meae*) = AP XII.52 = 81 GP (ἡμισὺ μευ ψυχᾶς) ; AP V.147 = *Buc.* 2.45-50 ; AP VII.196 = GP 13 (ἀγρονόμαν μέλπεις μοῦσαν ἐρημολάλον) = *Buc.* 1.1 (*siluestrem tenui Musam meditaris auena*). L'hypothèse selon laquelle le début des *Elégies* de Propertius (I, 1, 1-6) est dérivé de AP XII.101 = GP 103 est elle aussi largement admise aujourd'hui. NB : AP = Anthologie palatine, GP = Gow-Page.

¹²⁶ Du Quesnay (1979, p. 59), cité par Fernandelli (2008, p. 195), qui, à ma connaissance, est l'étude la plus récente qui ait été consacrée aux liens entre la deuxième églogue de Virgile et l'épigramme méléagrienne.

lignant le fait que ces deux épigrammes se suivaient au sein de l'*AP*¹²⁷. Son étude aboutissait à la conclusion que dans l'édition consultée par Catulle ces deux épigrammes se trouvaient déjà l'une à la suite de l'autre. Ce type d'analyse pose deux questions différentes : quelle a été la réception, à Rome, de la *Couronne* de Méléagre ? Comment interpréter les épigrammes que nous connaissons par l'*Anthologie palatine* ? Ce n'est qu'à cette seconde question que nous prétendons ici apporter une réponse, la première ne sera abordée qu'à titre d'hypothèse¹²⁸.

Mon seul but sera de montrer que l'on ne peut aujourd'hui appréhender l'épigramme AP XII.127 = GP 79 sans tenir compte de son environnement, et que trois facteurs sont indispensables pour analyser la série d'épigrammes à laquelle elle appartient : a) leur sens littéral ; b) les codes génériques qu'elles mettent en œuvre ; c) l'ordre dans lequel elles sont disposées. Cette démarche m'amène à considérer qu'il existe une continuité entre les épigrammes 124 à 128. Je m'écarte sur ce point de Wifstrand, qui arrêta cette série à l'épigramme 127 et qui considérait que 128 « steht allein¹²⁹ ». K. Gutzwiller percevait elle aussi une difficulté à cet endroit : « The blocks of poems that follow in both AP 5 (169-87) and AP 12 (121-54) do not fit together quite so well to form the sorts of tightly knit sequences we observed in 5.150-68 and 12.102-20, perhaps because of the loss of certain transitional epigrams. (...) It appears that Meleager changed somewhat his associative method in this section to disperse thematic echoes over a longer series of epigrams¹³⁰ ». Je ne conteste pas la conclusion de ces deux auteurs selon qui les livres V et XII de l'*AP* formaient à l'origine un livre unique d'ἑρωτικὰ ἐπιγράμματα, ce qui suppose donc que les épigrammes des livres V et XII étaient mêlées à l'origine. Je pense néanmoins qu'il est possible de justifier la disposition occupée par l'épigramme 128 au sein de la séquence observée dans le manuscrit palatin. En effet, le changement de tonalité introduit par cette épigramme bucolique me semble être annoncé dans les épigrammes précédentes et garantir à l'amant un apaisement après les nuits d'angoisse qu'il a

¹²⁷ Laurens (1965). On peut opérer le même constat pour l'expression ἥμισύ μεν ψυχᾶς reprise par Horace, car on la trouve dans une épigramme de Callimaque (AP XII.73 = 4 GP = 41 Pfeiffer) et dans une autre épigramme de Méléagre (AP XII.52 = GP 81).

¹²⁸ Le désaccord sur ce point entre P. Laurens et A. Morelli invite à la prudence : leurs positions respectives sont résumées dans Laurens (2012², p. 210n3).

¹²⁹ Wifstrand (1926, p. 18).

¹³⁰ Gutzwiller (1998, p. 294).

éprouvées. Pour les Modernes qui prennent connaissance des œuvres de Méléagre dans l'*AP*, l'épigramme 128 suggère la question suivante : pourquoi Virgile aurait-il retenu l'épigramme 127 plutôt que 128 pour composer un poème bucolique, étant donné que c'est l'épigramme 128 (et non 127) qui est une épigramme bucolique ? Je commencerai par montrer comment s'enchaînent les épigrammes 123 et 124, avant de mettre en évidence le fonctionnement de la séquence 124-128.

D'une épigramme aux autres : enjeux de la lecture séquentielle

Πυγμαῖ νικήσαντα τὸν Ἀντικλέους Μενέχαρμον
 λημνίσκοις μαλακοῖς ἐστεφάνωσα δέκα
 καὶ τρισσῶς ἐφίλησα πεφυρμένον αἵματι πολλῶ·
 ἀλλ' ἐμοὶ ἦν σμύρνης κείνο μελιχρότερον¹³¹.

Celui qui a remporté la victoire au pugilat, ce Ménécharme fils d'Anticlès, je l'ai couronné de dix bandelettes bien tendres et je lui ai donné trois baisers, bien qu'il fût tout ruisselant de sang : ce sang m'était pourtant plus doux que la myrrhe¹³² ! (AP XII.123 = GP 30)

Λάθρη παπταίνοντα παρὰ φλιῆν Ἐχέδημον
 λάθριος ἀκρήβην τὸν χαρίεντ' ἔκυσα,
 δειμαίνων, καὶ γάρ μοι ἐνύπνιος ἦλθε φαρέτρην
 ἀνταίρων καὶ δοῦς εἶχετ' ἀλεκτρούνα,
 ἄλλοτε μειδιῶν, ὅτε δ' οὐ φίλος. Ἀλλὰ μελισσέων
 ἐσμοῦ καὶ κνίδης καὶ πυρὸς ἠψάμεθα.

Celui qui cherchait quelqu'un du regard en se cachant sur le seuil de sa porte, cet Echédémos, ce charmant jeune homme au sommet de sa jeunesse, en me cachant moi-même je lui ai donné un baiser. J'étais emplî de crainte, car dans un rêve il est venu à moi portant un carquois : il me faisait don d'un coq tout en le retenant¹³³, tantôt souriant, parfois

¹³¹ Je cite les variantes signalées dans les apparats critiques des éditions de Aubreton, Gow-Page, Paton et Beckby, et propose une traduction personnelle. « P » indique la leçon du manuscrit palatin. Le cas échéant, j'indique le nom de l'éditeur (voire des éditeurs) qui ont proposé une correction, en m'efforçant de rester le plus fidèle possible au texte préservé dans P.

¹³² La seule variante signalée est Πυγῆ P / Πυγμαῖ Guyet, soit entre πυγή (la fesse) et πυγμαῖ (le pugilat). Erreur ou jeu de mots ? Ce second sens de la couronne est attesté dans AP XII.8, et de tels concours le seraient par exemple dans AP VI.17.

¹³³ La leçon de P (εἶχετο) me paraît plus satisfaisante pour le sens : Echédémos sourit en tendant le coq et devient « inamical » en retenant le cadeau qu'il prétend donner. Jacobs proposait ὄχετο, « donna un coq et s'en alla ». On doit noter que le verbe ἔχω est répété dans l'épigramme 125.6 (ἔχω).

inamical. Eh bien ! J'ai touché là un essaim d'abeilles, une ortie et un feu¹³⁴ ! (AP XII.124 = GP 1)

La première épigramme, d'auteur inconnu, entremêle les codes agonistique et érotique. En effet, d'un côté nous sommes informés d'une victoire (νικήσαντα, 123.1), du nom de celui qui l'a remportée (Μενέχαρμον, 123.1), du nom de son père (Ἀντικλέους, 123.1), de la discipline dans laquelle il a concouru (πυγμαῖ, 123.1) et des récompenses qu'il a obtenues¹³⁵ (ἔστεφάνωσα, 123.2, ἐφίλησα 123.3) ; d'un autre côté ces récompenses ont été décernées par un amant, l'athlète aimé a vraisemblablement concouru dans la catégorie des παῖδες, le verbe « couronner » (123.3) peut évoquer le nom du recueil méléagrien¹³⁶, et les baisers constituent les dons habituels des amants. La présence d'indications chiffrées (δέκα, 123.2 ; τρισσῶς, 123.3) signale plus clairement le transfert des codes agonistiques vers les codes érotiques : l'amant s'intéresse ici au nombre des récompenses décernées plutôt qu'à celui des victoires obtenues, et le sang de l'athlète, symbole de l'âpreté de sa lutte¹³⁷, devient ici un parfum. Ce rapprochement entre le sang et la myrrhe paraît d'autant plus approprié que la myrrhe est un liquide extrait d'un végétal¹³⁸.

Le contexte de l'épigramme 124¹³⁹ diffère de l'épigramme précédente car la scène se situe au seuil d'une porte (παρὰ φλιήν, 124.1). L'éraste parvient à voler un baiser à son aimé, mais au cours de la nuit un rêve lui fait bientôt comprendre que son succès n'est peut-être que temporaire. Cette description factuelle n'épuise cependant pas le sens de cette épigramme, car si le passage de la joie aux tourments constitue bien le pivot de ce poème, ce pivot prend égale-

¹³⁴ παρὰ φλιήν Saumaise, παραφαίην P ; on hésite entre αιταιων P, ἀνταίρων Jacobs, αἰωρῶν Paton, ἀντιῶν Aubreton ; φಾರೆτη P, φಾರೆτην Saumaise, φಾರೆτη Aubreton ; ἀλεκτρονάς P, ἀλεκτρονα Herwerden ; ἀλλ ὅτε P, ἄλλοτε Scaliger ; ἀνα P ; ἀλλά Scaliger ; ἦ ῥα Jacobs.

¹³⁵ Sur les codes de l'épigramme agonistique, voir Köhnken (2007).

¹³⁶ AP IV.1.2, XII.256.2 et 257.6 (= GP 1.2, 78.2 et 129.6).

¹³⁷ Pour une analyse des épigrammes consacrées à des pugilistes chez le satiriste Lucilius, voir Robert (1968).

¹³⁸ Gow-Page (1965, p. 575).

¹³⁹ Sur les deux épigrammes attribuées à Artémon (XII.124 = GP1 et AP XII.55 = GP 2), voir Gow-Page (1965, p. 112-114).

ment tout son sens au sein de la séquence envisagée. En effet, la victoire éphémère de l'éraste fait écho à la victoire remportée par le jeune athlète de l'épigramme 123, au prix d'un transfert de la victoire de l'éromène (123) à l'éraste (124). Le don du coq (124.4) vient également rappeler le don des bandelettes et des baisers (123). En revanche le thème de la visite nocturne va se retrouver de manière constante jusqu'à l'épigramme imitée par Virgile (127). Ce sont donc bien trois facteurs différents qui semblent déterminer le sens d'une épigramme au sein de cet ensemble : son sens littéral, ses codes génériques (érotiques et agonistiques), et l'ordre dans lequel elle apparaît.

Chacun de ces thèmes est pris en charge par un certain nombre de mots qui sont eux aussi soumis au principe de variation. Le thème du baiser, par exemple, est assuré par le verbe ἐφίλησα en 123,3 pour faire écho au verbe ἔκυσσα en 124.2. La famille lexicale du verbe φιλεῖν est également représentée par le syntagme οὐ φίλος (124.5), dont le sens a néanmoins changé : si φιλεῖν signifiait « embrasser », οὐ φίλος renvoie ici à une attitude « inamicale ». De même, la grâce d'Echédemos (χαρίεντα, 124.2) fait écho au nom de Μενέχαρμον (123.1), et une même structure syntaxique, formée d'un datif féminin adverbial (λάθρη, 124.1) ou nominal (πυγμαῖ, 123.1), précédant un participe (νικήσαντα 123.1, παπταίνοντα 124.1), vient souligner le lien entre les deux épigrammes. La clôture du vers est également assurée dans les deux cas par le nom de l'aimé (Μενέχαρμον 123.1, Ἐχέδημον 124.1). Les effets d'échos lexicaux peuvent donc s'incarner dans différents procédés : parallélismes syntaxiques, recherche de synonymes (qui peut conduire à des créations verbales), et variation des sens utilisés pour une même famille lexicale.

Modalités de la variation

Nous ne chercherons pas ici à décrire l'ensemble des variations possibles entre ces épigrammes, car elles sont nombreuses (sinon infinies) et ne seraient pas toutes significatives¹⁴⁰. Nous nous contenterons de sélectionner un certain nombre de traits qui permettent de mieux mettre en évidence le réseau dans lequel s'insère l'épigramme imitée par Virgile (AP XII.127 = GP 79). La séquence que je propose de reconstruire présente un jeu de variations opérées sur trois critères : les rapports entre une rencontre diurne et un rêve nocturne, le bonheur ou le malheur de l'amant qui en résulte, et les personnages d'Eros et du παῖς, qui sont tantôt assimi-

¹⁴⁰ Tarán (1979), a étudié la variation de cinq thèmes chez différents auteurs.

lés l'un à l'autre, tantôt distingués¹⁴¹. Ces variations peuvent être synthétisées de la manière suivante (j'indique également le nom du παῖς célébré par l'épigramme) :

- | | |
|------------|--|
| AP XII.123 | récompense du pugiliste Ménécharme. |
| AP XII.124 | rencontre heureuse d'Echédemos suivie d'un rêve angoissant (Eros est le παῖς). |
| AP XII.125 | rêve heureux suivi d'une douleur diurne (Eros conduit un παῖς anonyme). |
| AP XII.126 | rencontre diurne d'Eros puis du παῖς Diophante (pas de rêve). |
| AP XII.127 | rencontre heureuse suivie d'un demi-tourment nocturne (Eros est le παῖς Alexis). |
| AP XII.128 | les syrinx et la lyre d'Apollon doivent célébrer le παῖς Dion. |

Ce tableau laisse apparaître au moins trois cases négatives : l'épigramme 126 est dénuée de référence onirique¹⁴² ; le nom du παῖς n'est pas indiqué dans l'épigramme 125 ; des indications chiffrées se trouvent dans l'épigramme 123 (δέκα, 123.2 et τρισσῶς, 123.3) et dans l'épigramme 125 (ὀκτωκαιδεκέτους, 125.2), mais non dans l'épigramme 124. Ces trois absences me paraissent faire partie intégrante du jeu de variation, sans remettre en cause l'intégrité de cette séquence. J'ajoute que l'on peut également voir à l'œuvre le principe esthétique de l'anthologie méléagrienne : conformément à ce que Méléagre avait déclaré dans la préface de sa *Couronne* (AP IV.1.56 = GP 1.56), on peut constater que s'entremêlent ici des épigrammes tantôt écrites de sa main (125-128), tantôt empruntées à d'autres poètes (123-124). Nous allons à présent tenter de démêler la progression thématique et lexicale de cette séquence afin de mieux comprendre l'épigramme 127, en nous intéressant successivement au

¹⁴¹ Sur les rapports entre Méléagre et les représentations figurées d'Eros, voir Gutzwiller (2010) ; sur les représentations d'Eros chez Méléagre, voir Longo (2004-2005).

¹⁴² Faut-il en conclure que cette rencontre s'est produite de nuit et non de jour ? Je ne le pense pas, car le jeu de la variation permet de valoriser l'ambiguïté de certaines interprétations. Le rêve de l'épigramme 124 n'est mentionné que par l'adjectif ἐνύπνιος, afin de préserver la variation sur les noms du rêve (ἐνύπνιον, ὄνειροις) dans les épigrammes suivantes.

nom des παῖδες, à la structure des poèmes, à un triple programme (l'abeille, l'ortie, le feu), puis aux références végétales et bucoliques.

Ἦδύ τί μοι διὰ νυκτὸς ἐνύπνιον ἀβρὰ γελῶντος
ὀκτωκαιδεκέτους παιδὸς ἔτ' ἐν χλαμύδι
ἦγαγ' Ἔρωσ ὑπὸ χλαῖναν· ἐγὼ δ' ἀπαλῶ περὶ χρωτὶ
στέρνα βαλὼν κενεὰς ἐλπίδας ἐδρεπόμαν.
καί μ' ἔτι νῦν θάλπει μνήμης πόθος· ὄμμασι δ' ὕπνον (5)
ἀγρευτὴν πτηνοῦ φάσματος αἰὲν ἔχω.
ὦ δύσερως ψυχῇ, παῦσαί ποτε καὶ δι' ὀνειρώων
εἰδώλοισι κάλλευσ κωφὰ χλιανομένη.

C'est un doux rêve, pendant la nuit – un jeune garçon de dix-huit ans au tendre sourire, encore vêtu de sa chlamyde – qu'a conduit Eros sous ma couverture¹⁴³ ; mais moi, mettant ma poitrine tout autour de sa peau délicate, je cueillais de vains espoirs. Encore maintenant me brûle le regret de ce souvenir : j'ai toujours dans mon regard un sommeil dont la proie est un spectre ailé. Âme aux amours malheureuses, cesse donc de t'attédir sourdement par des fantômes de beauté même au travers des songes¹⁴⁴ (AP XII.125 = GP 117).

Ἦρκται μὲν κραδίας ψαύειν πόνος· ἦ γὰρ ἀλύων
ἀκρονυχεῖ ταύταν ἔκνισ' ὁ θερμὸς Ἔρωσ·
εἶπε δὲ μειδήσας· „Ἐξεις πάλι τὸ γλυκὺ τραῦμα,
ὦ δύσερως, λάβρω καιόμενος μέλιτι.“
ἐξ οὗ δὴ νέον ἔρνος ἐν ἠιθέοις Διόφαντον (5)
λεύσσων οὔτε φυγεῖν οὔτε μένειν δύναμαι.

Un tourment a commencé à m'effleurer le cœur, car le bouillant Eros, en passant devant moi, me l'a gratté du sommet de son ongle. Il a dit en souriant : « tu auras à nouveau la douce blessure, homme aux amours malheureuses, car tu seras brûlé par un miel dévorant ». Depuis ce jour, lorsque je vois Diophante, cette jeune pousse parmi les jeunes gens non encore mariés, je ne puis ni fuir ni rester en place¹⁴⁵. (AP XII.126 = GP 87).

Εἰνόδιον στεῖχοντα μεσαμβρινὸν εἶδον Ἄλεξιν,
ἄρτι κόμαν καρπῶν κειρομένου θέρεος.
διπλαῖ δ' ἀκτῖνές με κατέφλεγον· αἱ μὲν Ἔρωτος
παιδὸς ἀπ' ὀφθαλμῶν, αἱ δὲ παρ' ἡελίου.

¹⁴³ Je renonce à traduire ὑπὸ χλαῖναν par « sous le manteau », malgré l'homonymie entre χλαμύς (chlamyde) et χλαῖνα (« le manteau » ou « la couverture »). Sur le lien induit par χλαῖνα entre cette épigramme et celle d'Asclépiade de Samos (AP V.169.4 = GP 1.4), voir Gutzwiller (1998, p. 294).

¹⁴⁴ ἐτρεπόμαν P, ἐδρεπόμην Graefe ; μεν P, μ'ἔτι Jacobs ; μνήμης P, μνήμην Saumaise. Le manuscrit considère que les vers 125.7-8 constituent une épigramme indépendante, ce qui arrive plus d'une fois dans ce manuscrit.

¹⁴⁵ Ηρηται P, ἦρκται Saumaise ; ἀκρονυχη P, ἀκρονυχεῖ Boissonade ; γράμμα P, τραῦμα Pauw.

ἀλλ' ἄς μὲν νῦξ αὖθις ἐκοίμισεν· ἄς δ' ἐν ὄνειροις (5)
εἶδωλον μορφῆς μᾶλλον ἀνεφλόγισεν.

λυσίπνοος δ' ἑτέροις ἐπ' ἐμοὶ πόνον ὕπνος ἔτευξεν
ἔμπνουν πῦρ ψυχῆ κάλλος ἀπεικονίσας.

Cheminant sur la route à l'heure de midi, je vis Alexis, tandis que l'été venait à peine de couper la chevelure de ses fruits. Deux rayons m'ont embrasé : ceux d'Eros qui provenaient des yeux du garçon, et ceux du soleil. Si la nuit a assoupi ces derniers, en revanche les premiers furent ravivés davantage dans un songe par un fantôme de beauté. Le sommeil délivre les autres de leurs tourments, mais il m'a confectionné un tourment, un feu pour mon âme, un feu doué de vie fait à l'image de la beauté¹⁴⁶. (AP XII.127 = GP 79).

Αἰπολικάι σύριγγες, ἐν οὔρεσι μηκέτι Δάφνιν
φωνεῖτ' αἰγιβάτη Πανὶ χαριζόμεναι·
μηδὲ σὺ τὸν στεφθέντα, λύρη, Φοίβοιο προφῆτι,
δάφνη παρθενίη μέλφ' Ὑάκινθον ἔτι.

ἦν γάρ, ὅτ' ἦν Δάφνις μὲν ἐν οὔρεσι, σοὶ δ' Ὑάκινθος (5)
τερπνός· νῦν δὲ Πόθων σκῆπτρα Δίῳν ἐχέτω.

Syrinx des chevriers, ne célébrez plus Daphnis dans les montagnes pour complaire au dieu Pan qui monte les chèvres ; et toi, lyre, prophétesse de Phoibos, ne chante plus Hyacinthe, couronné d'un laurier virginal, car hier c'était Daphnis qui apportait de la joie dans les montagnes, et hier c'était Hyacinthe qui faisait ta joie, ô lyre ! Mais aujourd'hui c'est Dion qui détient le sceptre¹⁴⁷ des Désirs¹⁴⁸. (AP XII.128 = GP 88).

Le nom des παῖδες

Le nom de Ménécharme reflète les deux codes génériques de l'épigramme 123. En effet, le verbe μένω fait référence à la position ferme tenue par le pugiliste, tandis que la χάρις fait référence à sa grâce d'éphèbe. Le premier sens trouve un écho dans l'épigramme 126.6 (μένειν¹⁴⁹) et le second dans l'épigramme 124.2 (χαριέντα). Le nom d'Echédémos, quant à lui, se retrouve dans la seconde épigramme d'Artémon que l'AP a conservée (AP XII.55 = GP 2), mais ne semble pas avoir de fonction spécifique dans cette séquence. En revanche le nom d'Alexis me paraît signifiant, mais il convient de distinguer quatre niveaux de signification

¹⁴⁶ Μεσεμβρινὸν P, μεσημβρινόν Graefe, μεσαμβρινόν Sylburg.

¹⁴⁷ L'expression σκῆπτρα Πόθων n'apparaît qu'une seule autre fois dans une autre épigramme de Méléagre (AP V.140 = GP 30).

¹⁴⁸ Στερχθέντα P, στεφθέντα Jacobs ; δάφνι P, δάφνη Sylburg ; ἐν οὔρεσι P, Ὀρειάσι Dilthey. Voir l'objection de GP, qui maintient Στερχθέντα.

¹⁴⁹ Ce verbe se retrouve dans une épigramme de Rhianos (AP XII.93.7-8) dans un contexte érotique comparable. Sur le premier ouvrage (perdu) composé par Méléagre, et dont le titre était « les Charites », voir Gutzwiller (1998b).

différents : a) le sens qu'il revêt dans un poème spécifique (l'épigramme de Méléagre, la deuxième églogue de Virgile, etc) ; b) le sens qu'il revêt au sein d'un même recueil poétique (le nom d'Alexis apparaît à nouveau dans l'églogue 7.55 et en AP XII.164 = GP 80¹⁵⁰) ; c) le sens qu'il revêt dans l'enchaînement des poèmes (tel est l'objet de notre étude) et d) les codes génériques qu'il peut contribuer à construire¹⁵¹. Servius interprète le nom d'« Alexis » comme étant « celui qui ne parle pas » (Ἀ-λεξις, de λέγω) ; les linguistes modernes, et déjà l'*Alexandra* de Lycophon, y voient « celui qui repousse (son amant ou sa maîtresse) » (de ἀλέξω), or ces deux interprétations¹⁵² sont aussi deux caractéristiques partagées par l'Alexis de Virgile et par celui de Méléagre. Au sein de cette séquence, le nom des παῖδες est disposé en chiasme : que le nom Diophante (126) signifie « dit par Zeus » ou bien « qui dit Zeus » (Διό-φαντος), son sens me paraît ici remotivé par la présence de Dion dans l'épigramme 128 ; Diophante est donc aussi, à sa manière, un παῖς qui « annonce » Dion, or l'épigramme 128 a bien pour objet principal de « dire Dion », c'est-à-dire de l'annoncer ou de le célébrer. Si l'on accepte le jeu entre Dion et Diophante, il me paraît alors possible d'envisager que la première interprétation du nom d'Alexis (« celui qui ne parle pas ») est une manière de souligner l'anonymat du παῖς de l'épigramme 125.

Une structure double

Les épigrammes 123 à 126 sont toutes caractérisées par une structure binaire : la première allie des qualités athlétiques à des qualités érotiques, tandis que les autres opposent les événements du jour et de la nuit. La structure des épigrammes 127 et 128 comporte une complexité supplémentaire, car cette structure binaire est elle-même dédoublée. Le cas de

¹⁵⁰ Alexis et Cléobule symbolisent ici l'alliance du vin et du miel. Dion apparaît dans trois autres épigrammes : Diodore, Héraclite, Dion, Ouliadès, Philoclès et Myiscos (AP XII.94 = GP 76) ; Philocès, Dorothéos, Diodore, Callistrate, Dion, Ouliadès, Philon, Théron et Eudème (AP XII.95 = GP 77) ; Diodore, Asclépiade, Héraclite, Dion, Théron, Ouliadès et Myiscos (AP XII.256 = GP 78).

¹⁵¹ Vallat (2009) montre bien quel a été le rôle de l'onomastique dans la construction du « genre » bucolique ; Clausen (1994, p. 64) a réuni les différents Alexis identifiés dans la poésie élégiaque précédant Virgile.

¹⁵² Commentaire aux *Bucoliques*, 2.1 ; Voir la typologie des Modernes dressée par C. Dobias et L. Dubois au début de Masson (1989, p. 1.XI). Le sens de « repousser » est motivé dans l'*Alexandra* de Lycophon et dans les *Alexipharmakes* de Nicandre de Colophon.

l'épigramme 128 apparaît mieux lorsqu'on la compare avec son hypotexte, qui n'est autre qu'une épigramme de Callimaque de Cyrène :

Ἀστακίδην τὸν Κρήτα, τὸν αἰπόλον, ἤρπασε Νύμφη
ἐξ ὄρεος, καὶ νῦν ἱερὸς Ἀστακίδης.
οὐκέτι Δικταίησιν ὑπὸ δρυσίν, οὐκέτι Δάφνιν
ποιμένες, Ἀστακίδην δ' αἰὲν ἀεισόμεθα.

Une nymphe de la montagne a ravi le chevrier Astacidès de Crète, et maintenant Astacidès est un personnage sacré. Bergers, au pied des chênes du Dicté, ce n'est plus Daphnis, c'est Astacidès que <dorénavant> toujours nous chanterons¹⁵³ ! (AP VII.512 = GP 36 = Pfeiffer 22)

L'épigramme de Callimaque rappelle la structure double évoquée précédemment : Astacidès a été enlevé, c'est donc lui qu'il faut à présent chanter. On peut aisément constater que Méléagre a redoublé son modèle : au lieu de s'inclure dans le chœur des chevriers (ποιμένες, 512.4) et de remplacer un sujet pastoral (Daphnis) par un autre sujet pastoral (Astacidès), il redouble le chœur des syrinx par la lyre d'Apollon et impose le nom de l'un de ses παῖδες comme sujet de célébration, en lieu et place d'un rapt héroïco-religieux, accentuant ainsi la tonalité érotique de son épigramme. Dans la séquence des épigrammes 123-128, seule l'épigramme 127 manifeste elle aussi un tel dédoublement de la structure binaire des épigrammes. En effet, on y retrouve l'opposition entre la rencontre diurne et le rêve nocturne, mais ce dernier est lui-même dédoublé : la nuit peut apaiser la chaleur estivale, mais non les feux lancés par les yeux d'Alexis. Ce dédoublement de la structure binaire vient donc renforcer les liens entre les épigrammes 127 et 128, et manifester une complexité croissante par rapport aux épigrammes précédentes.

Un programme articulé autour de trois thématiques ?

L'épigramme 124 s'achève sur l'évocation de trois éléments : un essaim d'abeilles (μελισσέων ἔσμοῦ), une ortie (κνίδης) et un feu (πυρός). Il s'agit de trois images fréquemment associées à la poésie érotique, mais qui sont ici réunies dans l'épigramme qui introduit la thématique onirique. Dès lors il me paraît possible de considérer que leur évocation constitue une annonce des thèmes qui seront abordés dans les épigrammes suivantes, car rien ne semble autrement justifier le rapprochement entre ces trois éléments. Au sein de l'épigramme

¹⁵³ οὐκ εἰ P, οὐκέτι Saumaise.

124, ils semblent n'avoir d'autre fonction que de donner trois images différentes des tourments futurs de l'amant.

Premier thème : l'essaim d'abeilles

L'abeille est le symbole des doux plaisirs de l'amour associés à leurs amères souffrances au moins depuis que Sappho a qualifié Eros de doux-amer (γλυκύπικρος). Cette image poétique, qui intervenait bien sûr en différents endroits de la *Couronne*, s'incarne ici dans la douceur du miel qui est mentionnée dès l'adjectif μελιχρότερον (123.4), et dans l'évocation du carquois brandi par le παῖς anonyme (φαρέτρην, 124.3), car il assimile déjà les flèches d'Eros au dard de l'abeille. L'épigramme 125 ne semble retenir que le thème de la douceur (ἡδύ, 125.1), avant que l'épigramme 126 ne vienne évoquer le plaisir (γλυκύ, 126.3) et le miel (λάβρω καιόμενος μέλιτι, 126.4) de l'amour, au moyen d'une formule que l'on retrouve dans une autre épigramme de Méléagre (ὀπτῶ καιομένη μέλιτι, AP XII.132.14 = GP 21-22). Cette image n'apparaît pas explicitement dans l'épigramme 127, si ce n'est que la dualité du rêve, qui n'a pu calmer que l'un des deux feux dont souffre le poète (la chaleur de midi), en fait une réalité douce-amère. Enfin, la tonalité bucolique de l'épigramme 128 contribue à remotiver cette image poétique de la douceur, car celle-ci est également très présente dans les *Idylles* de Théocrite, et ce dès le premier poème¹⁵⁴.

Deuxième thème : l'ortie et l'excitation

Le verbe ἔκνιψε (126.2) et le nom κνίδη [ῖ] (124.6) sont ici réunis pour évoquer l'une des souffrances produites par Eros. Le verbe κνίζω évoque au sens propre une démangeaison, mais il s'emploie au sens figuré dans un certain nombre de contextes différents, en particulier pour décrire l'excitation spécifiquement « douce-amère » de l'amour, car la démangeaison (et sa satisfaction) est un mélange de plaisir et de peine. Cette image n'apparaît pas explicitement dans l'épigramme 127. Elle trouve un écho tout d'abord dans les deux références au toucher (ἡψάμεθα, 124.6, ψάειν, 126.1), puis en particulier dans l'adverbe ἀκρονυχεί, qui est un *hapax* : seul le contexte évoqué me paraît justifier sa création, afin de faire surgir l'image de l'ongle¹⁵⁵ (ὄνυξ). Le premier terme de ce composé (ἀκρ-) permet de faire écho à une caractéristique d'Echédémos, car celui-ci était « au sommet de sa jeunesse » (ἀκρήβην, 124.2), épi-

¹⁵⁴ v. 1 et v. 146-148.

¹⁵⁵ Sur l'évolution des variations formelles et lexicales dans les épigrammes d'époque alexandrine, voir Magnelli (2007).

thète qui ne sera elle-même reprise que par Alciphron (IV.14.5) et par le Byzantin Paul le Silencieux (AP VI.71.6). Ces deux composés commençant par ἀκρ- font néanmoins écho à l'heure de midi (μεσσαμβρινόν, 127.1), qui constitue à la fois le « sommet » de la journée et aussi une source de « brûlure » pour l'amant.

Troisième thème : le feu

Le feu apparaît à double titre dans l'épigramme 127 : il apparaît tout d'abord sous la forme de rayons (διπλαῖ δ' ἀκτίνες, 127.3) issus du soleil et des yeux d'Alexis, puis sous la forme du seul fantôme, qui brûle l'amant (ἀνεφλόγισεν, 127.6) car il est assimilé à un « feu doué de vie » (ἔμπουν πῦρ, 127.8). C'est la peur (δειμαίνων, 124.3) et non le feu qui illustre la souffrance amoureuse dans l'épigramme 124. Dans l'épigramme 125 la souffrance – diurne – prend pour la première fois la forme d'un échauffement (θάλπει, 125.5), qui est confirmé à deux reprises dans l'épigramme suivante (θερμός, 126.2, καιόμενος, 126.4). Le plein développement de cette image dans l'épigramme 127 correspond donc à une montée en puissance de cette thématique au cours des épigrammes précédentes, or il s'agit de l'un des principaux traits retenus par Virgile dans son églogue (2.8-10), au même titre que la métaphore végétale¹⁵⁶, que nous allons analyser à présent.

La métaphore végétale

En dehors de l'ortie déjà mentionnée¹⁵⁷, les métaphores végétales n'apparaissent qu'avec la référence à Diophante, qui est qualifié de « jeune pousse parmi les jeunes gens » (νέον ἔρνος ἐν ἠθέοις, 126.5). Celle-ci prépare l'unique référence végétale de l'épigramme 127, dont la fonction principale est d'indiquer la date, ou plus exactement la saison, à laquelle Méléagre et Alexis se sont rencontrés : « l'été venait de couper la chevelure de ses fruits » (ἄρτι κόμων καρπῶν κειρομένου θέρεος, 127.2). La rencontre a donc lieu à l'heure (midi) et à la saison (l'été) les plus chaudes, ce qui fait écho aux deux composés relevés plus haut (ἀκρ-). Outre la chaleur, l'été évoque les moissons, et c'est là l'origine de l'image retenue par Virgile : chez Méléagre, Alexis n'est pas un moissonneur, mais l'image de la moisson lui est très étroitement associée. En effet, le fait de « couper sa chevelure » ou d'avoir un duvet récent (ἄρτι) est

¹⁵⁶ *Ardebat*, v. 1 ; *rapido aestu*, v. 10 ; *sole sub ardenti*, v.13 ; v. 68, *urit*.

¹⁵⁷ J'écarte ἐδρεπόμεν car il s'agit d'une correction de Graefe.

souvent une manière d'évoquer l'âge du jeune homme¹⁵⁸. Le temps de la rencontre (l'été) est donc aussi une manière d'évoquer l'âge d'Alexis dans une sorte de vision fantasmée (onirique ?) où se confondent la personne d'Alexis et le décor dans lequel Méléagre le rencontre. Cette fusion des deux réalités (Alexis et le décor) me paraît à la fois rappeler les jeux d'identification entre Eros et le παῖς dans les épigrammes précédentes, et annoncer le cadre bucolique de l'épigramme 128.

Une référence aux *Idylles* de Théocrite ?

La deuxième idylle de Théocrite présente le monologue d'une jeune fille appelée Simaitha, qui procède à une cérémonie magique destinée à lui ramener son amant Delphis (v. 1-63), avant d'évoquer l'histoire d'amour qu'ils ont partagée (v. 64-166). Sa servante Thestylis l'aide à accomplir cette cérémonie, puis elle se rend à la palestres que fréquente Delphis afin d'y répandre l'onguent magique qu'elles ont préparé (v. 58-62). Le nom de Thestylis apparaît à deux reprises dans la deuxième églogue de Virgile (v. 10 et 43). Ce fait est étonnant, car c'est l'églogue 8 – et non l'églogue 2 – qui, dans le recueil virgilien, imite le thème et la structure de la deuxième idylle de Théocrite. Deux interprétations sont alors possibles : soit Thestylis est simplement devenu un nom de personnage bucolique, et ne fait plus référence à un texte en particulier¹⁵⁹ ; soit ce rapprochement est le signe d'un lien plus fort. La première hypothèse est possible : le Milon de l'idylle IV, par exemple, manifeste encore un lien avec le célèbre athlète crotoniate, mais ce n'est plus le cas du καλὸς Μίλων de l'idylle VIII (v. 47) et ce nom, au final, n'a pas été retenu par Virgile. Au contraire de Milon, la Thestylis virgilienne a conservé un statut servile, mais ce qu'elle prépare est désormais un *moretum* pour des moissonneurs, et non plus un φάρμακον pour sa maîtresse Simaitha¹⁶⁰. Virgile a-t-il opéré ce déplacement parce qu'il avait décelé chez Méléagre une référence à la deuxième idylle de Théocrite ?

¹⁵⁸ Théocrite, *Idylles*, II.77 (cité *infra*), VI.3 (ἦς δ' ὁ μὲν αὐτῶν πυρρός, ὁ δ' ἡμιγένειος) et VIII.3 (ἄμφω τῶγ' ἦσθιν πυρροτρίχῳ, ἄμφω ἀνάβῳ); Callimaque, *Hécalè*, fgts 15 et 45 (Hollis) ; voir déjà Euripide, les *Phéniciennes*, v. 63 (ἐπεὶ δὲ τέκνων γένυς ἐμῶν σκιάζεται), et déjà Homère, *Odyssée*, XII.319-320 (πρὶν σφωῖν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους / ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς εὐανθεῖ λάχνη). Voir également Tarán (1985).

¹⁵⁹ La préface à l'idylle II conservée dans les scholies indique que Théocrite a lui-même repris le nom de Thestylis à un mime de Sophron. Ce n'est donc qu'après Théocrite que « Thestylis » a pu devenir un nom de personnage bucolique.

¹⁶⁰ Clausen (1994, p. 67).

crite ? Un passage de cette idylle me semble se prêter aisément à une transposition épigrammatique :

φράζεό μευ τὸν ἔρωθ' ὅθεν ἵκετο, πότνα Σελάνα.
ἤδη δ' εὔσα μέσαν κατ' ἀμαξιτόν, ἧ τὰ Λύκωνος,
εἶδον Δέλφιν ὁμοῦ τε καὶ Εὐδάμιππον ἰόντας·
τοῖς δ' ἦς ξανθοτέρα μὲν ἐλιχρύσοιο γενειάς,
στήθεα δὲ στίλβοντα πολὺ πλέον ἢ τύ, Σελάνα,
ὡς ἀπὸ γυμνασίου καλὸν πόνον ἄρτι λιπόντων.
φράζεό μευ τὸν ἔρωθ' ὅθεν ἵκετο, πότνα Σελάνα.

Apprend quelle est l'origine de mon amour, auguste Séléne ! J'étais déjà au milieu de ma route, là où se trouve la maison de Lycon, lorsque je vis Delphis allant de concert avec Eudamippos. Leur joue était plus blonde que l'hélichryse, et leur poitrine brillait bien plus que toi, Séléne !, car ils venaient de quitter le beau labeur du gymnase. Apprend quelle est l'origine de mon amour, auguste Séléne ! (Théocrite, *Idylles*, II.74-80).

De nombreux points de contact peuvent être constatés. Le fait qu'un refrain isole ces vers peut faciliter leur transposition. Méléagre aurait conservé dans son épigramme l'idée du milieu du chemin (Εἰνόδιον στείχοντα μεσαμβρινόν, 127.1), qu'il aurait redoublée par l'heure de midi ; il aurait ensuite supprimé la référence urbaine à la maison de Lycon (ἧ τὰ Λύκωνος, II.75) pour aborder directement la rencontre entre les amants (εἶδον Δέλφιν, II.76 et εἶδον Ἄλεξι, 127.1) ; il aurait ensuite transposé la couleur de la joue de Delphis en une chevelure d'Alexis, en remplaçant l'hélichryse par la moisson. L'adverbe ἄρτι, de son côté, aurait reporté l'heure de la rencontre de la sortie des gymnases à la saison des moissons. Enfin, la présence du terme πόνον (II.80) qui décrit ici les travaux du gymnase et non les tourments de l'amour me paraît constituer un signe fort que cette intertextualité se vérifie, car Méléagre insiste à deux reprises sur ce terme à la fin de son épigramme (λυσίπνοος...πόνον, 127.7). Ce sont donc six points de contact au total qui peuvent être dégagés, or l'idylle II fait partie des poèmes de Théocrite les mieux connus des Anciens¹⁶¹. J'ajoute que l'hélichryse n'apparaît que dans deux idylles théocritéennes (I.30 et II.78), et que le nom de Delphis (II) est très proche du nom de Daphnis, qui est le héros de la première idylle. Si l'épigramme 127 constitue bien une réécriture d'un extrait de l'idylle II, et que l'idylle II contient elle-même plusieurs références à la première idylle, il me paraît alors possible que Méléagre se soit servi de cette épigramme pour annoncer le thème bucolique de l'épigramme 128.

¹⁶¹ Outre l'églogue 8 de Virgile : voir (MacDonald, 2005), elle est mentionnée par Plinie l'Ancien (*HN*, XXVIII.19) et par Elie de Préneste (*HA*, XV.19-20)

Une conclusion bucolique

La catégorie des épigrammes bucoliques est difficile à définir car il s'agit d'une catégorie moderne, ignorée des Anciens¹⁶². Bien qu'on ne trouve ici ni « chant amébee » ni *locus amoenus* à proprement parler, il me semble que trois critères peuvent être invoqués pour considérer l'épigramme 128 comme une épigramme bucolique. En premier lieu figure la présence de Daphnis car trois prosateurs de l'époque impériale font de lui l'inventeur du βουκολικὸν μέλος¹⁶³, que je comprends comme étant « le chant du Bouvier », c'est-à-dire « le chant de Daphnis ».

Vient ensuite le critère de la logique séquentielle : « il n'est d'autre remède à l'amour, Nicias (...) que les Piérides », ainsi que le déclare Théocrite au début de l'idylle XI (« Le Cyclope »). Si la tombée de la nuit a pu éteindre l'un des deux feux dont brûlait Méléagre dans l'épigramme 127, il me paraît possible d'invoquer le recours à la poésie pour apaiser le second. K. J. Gutzwiller, en particulier, a montré comment se mêlaient, dans le verbe βουκολεῖν, le sens de tromperie et le sens d'apaisement¹⁶⁴ : une épigramme bucolique a donc toute sa place à la fin de cette séquence d'épigrammes (124-128) pour proposer une résolution des conflits traversés par l'amant.

Enfin, si Méléagre de Gadara connaissait l'étymologie du mot « bouvier » attribuée au grammairien Didyme (I^{er} siècle avant J.-C.), la métaphore végétale (127) ne peut qu'annoncer la référence au bouvier Daphnis (128). En effet, Didyme faisait dériver βουκόλος d'un plus

¹⁶² Voir sur ce point Rossi (2001, p. 29-73), Stanzel (2007) et Sens (2006). Je m'écarte ici de leurs définitions.

¹⁶³ Parthénios de Nicée (*Passions d'amour*, §29), Diodore de Sicile (*Histoire universelle*, IV.84) et Elien de Préneste (*Histoires Variées*, X.18). Sur le mythe de Daphnis, voir Scholl, 2014, et plus anciennement Prescott, 1899. Cette épigramme est le seul document où Daphnis est rapproché d'Hyacinthe, afin, me semble-t-il, de redoubler la structure de l'hypotexte calimachéen. Hyacinthe est mentionné dans un fragment de Bion de Smyrne transmis par les *Eglogues* de Jean Stobée (1.5.7 = fragment 1 Reed).

¹⁶⁴ Gutzwiller (2006). La *Souda*, par exemple, glose le verbe βουκολεῖν par ἀπατᾶν ; le τόνδε βουκολούμενος πόνον appliqué à Oreste dans les *Euménides* d'Eschyle (v. 78-79) fait écho au Οὔτω τοι Πολύφαμος ἐποίμαινεν τὸν ἔρωτα / μουσίδων du Cyclope théocritéen (XI.80-81). Voir, également, Gutzwiller (1998), pour l'apaisement que procurent aux voyageurs les épigrammes « bucoliques » d'Anyté de Tégée en montrant une source fraîche.

ancien *βουκόμος, sur le modèle du composé ἵπποκόμος¹⁶⁵ (de κομέω-ῶ, « soigner, s'occuper de »). La chevelure d'Alexis (κόμαν) pouvait donc tout à fait annoncer la référence au bouvier Daphnis.

Conclusion

L'enchaînement des épigrammes 123 à 128 me paraît donc pouvoir être justifié tel qu'on le trouve aujourd'hui dans le manuscrit palatin. Certaines des analyses présentées au cours de cette étude pourraient prendre un tout autre sens selon que l'ordre dans lequel sont classées ces épigrammes remonte à Méléagre lui-même ou bien à un compilateur d'époque impériale ou byzantine. Face à ce problème que nous ne pouvons aujourd'hui résoudre de manière définitive, le meilleur parti réside, me semble-t-il, dans la prise de conscience de la manière dont se construit le sens d'une épigramme au sein des Anthologies ou *syllogai* (manuscrites ou papyrologiques) qui nous les ont préservées. Il suffirait de déplacer ne serait-ce qu'une seule épigramme pour que soit redéfini le sens de l'ensemble de la série analysée ci-dessus. Nous savons pourtant que de telles anthologies existaient : l'exemple du récent papyrus de Milan témoigne de l'organisation d'un recueil en plusieurs sections ; la maison des épigrammes à Pompéi, ou bien encore celle dite de Propertius à Assise, sont même des exemples plus complexes car ils mettent en jeu à la fois un texte et une image¹⁶⁶. Nous savons que l'*AP* est une compilation d'anthologies d'épigrammes qui lui sont antérieures, car le livre IV préserve la préface d'au moins trois anthologies (Méléagre de Gadara, Philippe de Thessalonique, Agathias le Scholastique), et l'identification de différentes « séquences » (méléagrienne ou philippienne) au sein de l'*AP* démontre sans doute que l'ordre des précédentes anthologies n'a pas été entièrement perdu¹⁶⁷. A défaut d'avoir retrouvé l'ordre dans lequel Virgile a pris connaissance des épigrammes de Méléagre de Gadara, il me semble néanmoins que le type d'analyses

¹⁶⁵ L'accent distingue ἵπποκόμος, épithète homérique des « casques à la crinière de cheval » (ἵπποκομοὶ κόρυθες) de l'ἵπποκόμος, qui désigne un « palefrenier » à partir d'Hérodote.

¹⁶⁶ Voir l'étude que Prioux (2008), a consacrée à ces deux programmes iconographiques ; Prioux (2010) a mis en lumière la construction annulaire de la section λιθικά du papyrus de Milan.

¹⁶⁷ Cameron (1993) et Gutzwiller (1998) demeurent les deux études majeures sur la question, avec Krevans (2007) et Argentieri (2007). Floridi (2007, p. 48-55) expose les problèmes spécifiques du livre XII.

que j'ai proposé nous permet de mieux imaginer les effets de lecture que Virgile pouvait lire dans les éditions d'épigrammes qu'il a consultées¹⁶⁸.

Bibliographie

- Argentieri, L. (2007), « Meleager and Philip as Epigram Collectors », dans : P. Bing et J. S. Bruss (éd.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram Down to Philip*, Leyde, Brill, 2007, p. 147-164.
- Aubret, R. (1994) *Anthologie Grecque. Livre XII*, tome 11, Paris, Les Belles Lettres, C.U.F.
- Beckby, H. (1965²), *Anthologia Graeca*, 4 volumes, Munich, Heimeran.
- Bornmann, F. (1987) « Meleagro », dans : *Enciclopedia Virgiliana*, Rome.
- Cameron, A. (1993), *The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford, The Clarendon Press.
- Clausen, W. V. (1994), *A Commentary on Virgil, Eclogues*, Oxford, The Clarendon Press.
- Coleman, R. (1977), *Vergil. Eclogues*, Cambridge, The University Press.
- Du Quesnay, I. M. Le M. (1979), « From Polyphemus to Corydon » in D. West et T. Woodman (éd.), *Creative Imitation and Latine Literature*, Cambridge, The University Press, 1979, p. 35-69 et 206-221.
- Fernandelli, M. (2008), « Coridone e il fuoco d'amore », *Pallas*, 78, p. 279-308.
- Floridi, L. (2007), *Stratone di Sardi. Epigrammi*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- Gow A. S. F. et D. L. Page, (1965), *The Greek Anthology: Hellenistic Epigrams*, 2 volumes, Cambridge, The University Press.
- Gutzwiller, K. J. (1998), *Poetic Garlands. Hellenistic Epigrams in Context*, Berkeley, University of California Press.
- Gutzwiller, K. J. (1998b) « Meleager : From Menippean to Epigrammatist », dans : M. A. Harder, R. F. Regtuit et G. C. Wakker (éd.), *Genre in Hellenistic Poetry*, Groningue, Forsten, 1998b.
- Gutzwiller, K. J. (2006) « The Bucolic Problem », *CP*, 101 : 4, p. 380-404.
- Gutzwiller, K. J. (2010), « Images poétiques et reminiscences artistiques dans les épigrammes de Méléagre », dans : E. Prioux et A. Rouveret (éd.), *Métamorphoses du regard ancien*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris-Ouest, 2010, p. 67-112.
- Hubaux, J. (1927), *Le réalisme dans les Bucoliques de Virgile*, Paris, Champion.
- Köhnken, A. (2007), « Epinician Epigram », dans : P. Bing et J. S. Bruss (éd.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram Down to Philip*, Leyde, Brill, 2007, p. 295-312.
- Krevans, N. (2007), « The Arrangement of Epigrams in Collections », dans : P. Bing et J. S. Bruss (éd.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram Down to Philip*, Leyde, Brill, 2007, p. 131-146.
- Laurens, P. (1965), « A propos d'une image catullienne (c. 70, 4) », *Latomus*, 24, p. 545-550.
- Laurens, P. (2012²), *L'abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres.
- Longo, A. R. (2004-2005), « Eros in Meleagro : osservazioni sulla genesi e il significato di alcune immagini e metafore », *Rudiae*, 16-17 : 2, p. 337-352.
- MacDonald, J. (2005), « Structure and Allusion in "Idyll" 2 and "eclogue" 8 », *Vergilius*, 51, p. 12-31.

¹⁶⁸ Je tiens à remercier C. Cusset et E. Prioux pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée lors de la rédaction de cet article.

- Magnelli, E. (2007), « Meter and Diction: From Refinement to Mannerism », dans : P. Bing et J. S. Bruss (éd.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram Down to Philip*, Leyde, Brill, 2007, p. 165-183.
- Masson, O. (1989), *Onomastica Graeca Selecta*, 2 volumes, Paris, Université de Paris X-Nanterre.
- Paton, W. R. (1911/1918), *The Greek Anthology*, 5 volumes, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Prioux, E. (2010), « Visite au cabinet des gemmes : images et idéologie lagides dans un cycle d'épigrammes hellénistiques », dans : E. Prioux et A. Rouveret (éd.), *Métamorphoses du regard ancien*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris-Ouest, 2010, p. 29-66.
- Prioux, E. (2008), *Petit musées en vers. Epigramme et discours sur les collections antiques*, Paris, CTHS.
- Reed, J. D. (1997), *Bion of Smyrna. The Fragments and the Adonis*, Cambridge, The University Press.
- Robert, L. (1968), « Les épigrammes satiriques de Lucilius sur les athlètes. Parodie et réalités », dans : *Entretiens sur l'Antiquité classique. L'épigramme grecque*. Tome XIV, Genève, Fondation Hardt, 1968, p. 181-295.
- Rossi, L. (2001), *The Epigrams ascribed to Theocritus: a Method of Approach*, Louvain, Peeters.
- Sens, A. (2006), « Epigram at the Margins of Pastoral », dans : M. Fantuzzi et T. Papanghelis (éd.), *Brill's Companion to Greek and Latin Pastoral*, Leyde, Brill, 2006, p. 147-165.
- Stanzel, K.-H. (2007), « Bucolic Epigram », dans : P. Bing et J. S. Bruss (éd.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram Down to Philip*, Leyde, Brill, 2007, p. 333-351.
- Tarán, S. L. (1979), *The Art of Variation in the Hellenistic Epigram*, Leyde, Brill.
- Tarán, S. L. (1985), « ΕΙΣΙ ΤΡΙΧΕΣ : An Erotic Motif in the Greek Anthology », *JHS*, 105, p. 90-107.
- Vallat, D. (2009), « L'onomastique du genre bucolique », dans : F. Biville et D. Vallat, *Onomastique et intertextualité dans la littérature latine*, Lyon, MOM-Jean Pouilloux, 2009, p. 143-162.
- Wifstrand, A. (1926), *Studien zur griechischen Anthologie*, Lund, Gleerup.